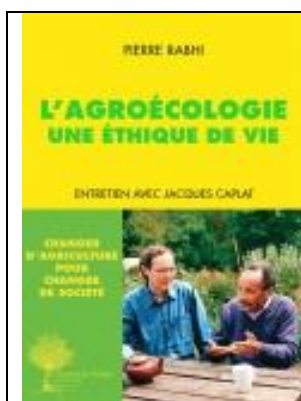


« L'agroécologie est adaptée aux populations les plus démunies »

Le Monde/Pierre Rabhi répond à Sarkozy :

Jacques Caplat et Pierre Rabhi



Depuis près de cinquante ans, Pierre Rabhi en est persuadé : c'est en nous reconnectant à la terre qui nous nourrit, en prenant le temps de comprendre le miracle qui transforme une graine en de multiples fruits, que nous trouverons les ressources nécessaires pour construire une société véritablement intelligente et pérenne.

Car, selon lui, l'agriculture tient la place centrale de nos organisations humaines. Elle conditionne non seulement notre capacité à nous nourrir et donc à survivre, mais également la possibilité d'élaborer nos cultures et toutes les activités qui constituent nos sociétés.

Or, nous sommes aujourd'hui face à un choix. Continuons-nous à favoriser l'agriculture industrielle, responsable de près de 70 % des destructions écologiques sur la planète et de la disparition de millions de petits paysans ? Ou prenons-nous le tournant de l'agroécologie qui, selon nombre d'experts, permettrait de nourrir sainement l'humanité tout en régénérant les écosystèmes ?

Pierre Rabhi, un des pionniers de l'agroécologie, met les choses au point dans un dialogue passionnant avec Jacques Caplat, chercheur et agronome. À la fois scientifique, politique et philosophique, cet ouvrage éclaire la relation entre l'être humain et la nature, et propose des solutions à mettre en œuvre par tous.

Depuis plusieurs semaines, nous sentons les soubresauts de ce que les médias ont coutume d'appeler une « crise agricole ». Depuis des décennies, nous sommes nombreux à tenter d'alerter l'opinion publique et nos élus sur cet enjeu.

Nous faisons mine de découvrir aujourd'hui que les agriculteurs disparaissent de nos champs, remplacés par la mécanisation et les pesticides. Qu'ils sont bien souvent surendettés et étranglés par des grandes surfaces qui leur imposent des prix de vente parfois en dessous de leurs prix de revient. Qu'un grand nombre d'entre eux travaillent dix-sept heures par jour sans pouvoir décemment vivre du fruit de leur labeur. Qu'une certaine logique d'industrialisation forcée les a conduits à user d'une batterie de produits toxiques (dont ils sont d'ailleurs les premières victimes) qui polluent l'air, l'eau, font disparaître insectes et oiseaux... Que l'utilisation abusive d'engrais de synthèse et la généralisation des monocultures appauvrissent les sols et contribuent grandement au dérèglement climatique. Mais cette situation n'est pas nouvelle et il est devenu plus qu'urgent d'y trouver une issue. Or, nous connaissons une voie. Capable de régénérer nos écosystèmes, tout en produisant en quantité et en permettant aux paysans de vivre décemment de leur métier : l'agroécologie. Mais qu'entendons-nous par ce mot ? Récemment, Nicolas Sarkozy le tournait en dérision, réduisait sa définition à « une expression bizarre, (...) obsession pour la destruction de notre puissance agricole qui serait remplacée par la possibilité donnée aux bobos d'aller faire leurs courses à la ferme dans le cadre des circuits courts ».

Comme toujours, la manipulation politicienne a quelque chose de désespérant. Alors non, l'agroécologie n'a rien de bizarre. Elle ne prône pas la destruction du monde paysan, elle est exactement l'inverse.

Réinvestir les campagnes

L'agroécologie considère que la pratique agricole ne doit pas se cantonner à une technique, mais envisager l'ensemble du milieu dans lequel elle s'inscrit avec une véritable écologie. La pratique agroécologique a le pouvoir de refertiliser les sols, de lutter contre la désertification, de préserver la biodiversité (dont les semences), d'optimiser l'usage de l'eau. Elle est une alternative peu coûteuse et adaptée aux populations les plus démunies en France comme ailleurs.

Par la revalorisation des ressources naturelles et locales, elle libère le paysan de la dépendance des intrants chimiques et des transports générateurs de tant de pollutions et responsables d'une véritable chorégraphie de l'absurde, où des denrées anonymes parcourent chaque jour des milliers de kilomètres ! Enfin, elle permet de produire une alimentation de qualité, garante de bonne santé pour la terre, pour

ses habitants et pour ceux à venir. Et de nombreuses études internationales confirment désormais que ses rendements sont largement aussi bons que ceux de l'agriculture chimique.

Faire de l'agroécologie et de la culture biologique un mot d'ordre planétaire ne serait pas un retour en arrière comme certains le disent et n'en déplaît à monsieur Chatel qui espère, quant à lui, que le parti Les Républicains soit celui des gaz de schiste, des OGM et des biotechs, comme il l'a affirmé le 14 février lors d'un conseil national.

Utiliser la détresse du monde paysan français comme outil de dénigrement et de clivage est ubuesque et tend à falsifier la réalité.

L'objectif est aujourd'hui d'aider les agriculteurs à réinvestir les campagnes, de leur permettre de vivre de leur métier et d'assurer une production aussi importante en qualité qu'en quantité. La logique actuelle réduit chaque jour le nombre de paysans et ne cesse de les étrangler, tout en détruisant l'environnement. Or, cette situation bénéficie essentiellement aux grandes surfaces et aux multinationales de l'agroalimentaire.

Prôner les « circuits courts » (la relation directe entre producteur et consommateur) est le meilleur moyen de court-circuiter cette logique et de redonner le pouvoir aux agriculteurs et aux citoyens. Sans compter que la relocalisation d'une grande partie de notre alimentation permettrait de créer plusieurs centaines de milliers d'emplois.

Un art de vivre

Aujourd'hui, les Français confirment leur confiance dans une agriculture et une alimentation citoyennes. En effet, 65 % des Français ont consommé régulièrement bio en 2015 (contre 37 % en 2003). Le marché du bio représente 5,5 milliards d'euros (en hausse de 10 % par rapport à 2014) et plus de 1,31 million d'hectares de terres sont cultivées en agriculture biologique en France (plus 17 % par rapport à 2014). L'intérêt des multinationales et de la grande distribution pour la production bio est bien la preuve de son intérêt économique et de sa santé financière. L'évolution vers le bio doit être soutenue et accompagnée de façon lisible, stable et pérenne, afin d'aider les agriculteurs à massivement changer de pratiques sans retomber dans la dépendance aux diktats spéculatifs du « marché », fût-il bio.

De nombreux paysans se tournent vers l'agroécologie et donc vers des pratiques respectueuses de leur environnement, de leur santé et de celle de leurs « clients ». Aller acheter ses produits à la ferme n'est pas une lubie mais un acte positif et dynamique : ce peut être le choix de soutenir l'agriculteur de son village par solidarité, de se soucier de transmettre aux générations à venir une terre en meilleur état, de lutter contre l'élevage concentrationnaire qui produit de la souffrance animale et donc des viandes à peine comestibles. Caricaturer ces démarches dans un discours aussi méprisant qu'ignorant est une offense à l'agriculture et aux paysans qui tiennent une place primordiale dans notre organisation humaine.

L'agroécologie est un art de vivre sur notre planète, une alternative qui doit se partager au-delà des cultures et des frontières car elle est la solution pour un humanisme véritable.

Jacques Caplat, agronome et anthropologue, et Pierre Rabhi, écrivain et paysan, sont les auteurs de L'Agroécologie, une éthique de vie (Actes Sud, 2015). Ils cosignent cette tribune avec le mouvement Colibris et l'association Terre & Humanisme